



haute plage

Marie-Ange Sebastì.

Jacques André éditeur, 80 p., 2011

Effleurements, Paroles pour une île, Comme un chant vers le seuil, Contours apparents, Presque une île, Marges arides, Bastia à fleur d'eau, Venise février... Depuis une quarantaine d'années Marie-Ange Sebastì nous livre des textes poétiques d'une rare élégance. C'est une poésie fluide, discrète, qui n'hésite pas à entretenir avec

les prises de vue de Monique Pietri un séduisant ballet, comme pour nous suggérer que l'essentiel est de rechercher des connivences et d'ouvrir de nouveaux horizons.

Puisque Marie-Ange a bien voulu échanger avec nous, nous nous sommes permis des questions directes et précises afin d'en savoir un peu plus sur cette œuvre qui se construit sous nos yeux.

Avant de parler de ton dernier recueil *Haute plage*, qui vient de paraître aux éditions Jacques André, je souhaiterais que nous évoquions ton parcours poétique... Depuis *Effleurements*, paru en 1963 aux éditions Regain jusqu'à ce jour, tu as publié plus d'une dizaine d'ouvrages de poésie. Discernes-tu des changements dans ta manière d'écrire depuis cette date ?

Je discerne bien sûr une évolution dans ma manière d'écrire, puisque mon premier recueil édité contenait des poèmes que j'avais écrits entre 16 et 19 ans et que d'autres poèmes, non publiés, les avaient depuis longtemps précédés. Ils étaient donc marqués par la spontanéité de la jeunesse et un rythme lié à ma familiarité avec les formes de la poésie dite classique, dont je me suis naturellement libérée au fil du temps et des rencontres littéraires, mais qui n'est pas resté sans influence. On y décèle cependant déjà ce souci de concision qui deviendra de plus en plus exigeant et qui caractérise mes recueils suivants.

Si j'avais à te demander s'il t'est possible de définir, même approximativement, ta démarche poétique que me répondrais-tu ?

J'aime à répondre avec toi (Propos recueillis dernièrement par Eva Mattei) que le poète cherche « une autre clarté » sur le monde, mais cette

démarche, ressentie comme une nécessité, n'est pas toujours facile. J'ai confié dans un court texte que « pour écrire un poème, il y a un chemin à parcourir, un tunnel à franchir ou un pont à passer, et peut-être même un océan ou des strates de cumulo-nimbus à traverser, un pays à trouver... » (*Etoiles d'encre*, 35-36). Mais je constate que cette clarté survient parfois de façon surprenante en quelques mots au moment où nous écrivons, comme lorsque nous lisons la poésie des autres, anciens ou modernes, ce qui invite au partage et donc, parfois, à la publication.

La Corse est toujours présente dans tes textes... doit-on considérer que ta poésie est « identitaire » ou qu'il s'agit seulement d'un ancrage dû à ton éloignement physique ?

On me rappelle souvent cette permanence. Mais ma poésie n'est ni « identitaire » ni le reflet d'une nostalgie... tout en révélant peut-être, d'une certaine manière, ces deux aspects. La Corse m'accompagne naturellement depuis toujours. C'est une voix qui me parle, qui dit, à sa façon, le monde.

Venons-en maintenant à ton dernier recueil, la première de couverture porte le titre *Haute Plage*, pourtant, dès que nous ouvrons l'ouvrage nous découvrons qu'*Haute plage* est suivie de *Permis fluvial*. Pourquoi avoir choisi de présenter ton ouvrage en deux parties inégales (par le nombre de pages).

Permis fluvial est un ensemble de poèmes indépendant de *Haute plage*, qui m'a semblé cependant pouvoir prendre aisément place aux côtés de ce recueil, malgré un style et un rythme différents. Le fleuve et la mer s'interpénètrent géographiquement comme ils le font dans mon regard de poète. En traversant un fleuve, je peux imaginer à la fois la source, l'embouchure, les lointains, les îles ...

Ces deux titres m'interpellent et j'aimerais avoir un éclairage de ta part sur leur(s) signification(s)... Quel(s) rapport(s) la haute plage entretient-elle avec la navigation fluviale ? J'ai conscience d'être casse pied avec mes questions précises mais je crois que par ce moyen on peut arriver à percer quelques mystères...

J'ai vu le jour à Lyon, entre Saône et Rhône (dans ce lieu qui précède le confluent et que l'on appelle la « presque île »). Je vis encore aujourd'hui non loin des berges rhodaniennes. Fille d'insulaire, je me définis volontiers comme « presque insulaire ». J'aime emprunter les ponts et les bateaux, qui relient les rivages, comme le font les livres, qui m'ont portée aussi dès l'enfance vers les îles (ou la haute plage...) de la poésie. On peut aimer la plage pour l'insouciance brève, la parenthèse ensoleillée qu'elle offre, mais aussi pour les mystères qu'elle semble rassembler, ceux de la terre, de la mer, et de l'horizon qu'une position de veilleur, un peu au-dessus de la plage, permet de

mieux

percevoir.

Le premier texte de ton recueil énonce : « Ils nous ont engrangés dans l'aurore/donné des ailes/pour traverser les jours/ ». De qui s'agit-il ?

Un poème publié est un poème donné. J'aime laisser son interprétation au lecteur qui, pour moi, doit être libre. Mais je veux bien donner une réponse approximative correspondant à la lecture que je fais de ces vers en oubliant que je les ai moi-même écrits : Il s'agit probablement de ceux qui nous ont donné le jour, de ceux qui, avec eux, nous ont donné à lire et à aimer, nous ont permis d'être attentifs au mystère et la beauté, et d'avoir envie d'en faire part ...

J'aimerais aussi que tu nous dises pourquoi (p18), tu écris : Puisque la terre ferme a tourné le dos/Je resterai longtemps/entre l'écume et le roc/à scruter le ressac/qui le réinvente. Quelle est exactement cette terre ferme qui semble avoir déserté ?

Mon père est mort subitement, encore jeune, sur une plage du golfe d'Ajaccio. Cet événement douloureux, en ce lieu précis, a pu me paraître comme une trahison de la terre natale tant aimée, en l'occurrence l'île, que désigne paradoxalement dans mon poème l'expression « terre ferme » parce que cette île est aussi continent, terre entière.

En te lisant et en te relisant j'ai le sentiment que tu distilles une sorte de détachement devant le monde, un peu comme si tu voulais nous suggérer de ne pas nous brûler en voulant toucher le réel de trop près...

Comme tu le dis toi-même: « Le poète ne s'affranchit pas du réel, le poète n'est pas un être éthéré qui vit dans les limbes, il prend simplement une certaine distance avec ce réel afin de le faire percevoir d'une autre manière. »

La poésie n'est pas pour moi une évasion. Peut-être le poète, trop sensible à un monde qui l'impressionne, a-t-il le désir de ne pas souffrir de la brûlure du réel, mais il doit reconnaître, sans prétention, une certaine capacité à en distinguer les facettes cachées, et à les signaler, comme le suggère Pierre Reverdy de façon radicale : « Aucun lien poétique entre moi et le réel présent. La poésie, c'est le lien entre moi et le réel absent. C'est cette absence qui fait naître tous les poèmes. » (En vrac)